

Le Canard.

MONTRÉAL, 7 Mai, 1881.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par an, ou 25 centins pour six mois, strictement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit centins par douzaine, payable tous les mois.

Vingt pour cent de commission accordée aux agents qui nous font parvenir une liste de cinq abonnés ou plus payés d'avance.

M. A. H. Gervais de Spencer Mass, est notre agent autorisé à prendre des abonnements et à en collecter le prix dans les États de la Nouvelle Angleterre.

Greenbacks reçus au pair.

A. FILATREAU & CIE.,
Éditeurs-Propriétaires,
No. 8 Rue Ste. Thérèse.

A nos lecteurs.

MM. Godin & Cie., les anciens propriétaires du *Canard*, ne pouvant, vu leurs autres occupations, accorder à la direction de ce journal tout le soin qu'ils auraient voulu y apporter, ont décidé de le vendre, et les nouveaux acquéreurs, MM. A. Filatreau & Cie commencent avec ce numéro à publier le *Canard* pour leur propre compte.

M. Filatreau y consacrerait tout son temps, et nos lecteurs peuvent être assurés qu'à partir de ce jour le *Canard* sera rédigé de façon à mériter le respect et l'estime de ceux qui le lisent. S'il a pu quelquefois se glisser, à l'insu des anciens propriétaires, des plaisanteries de mauvais goût, ou des satires entachées de libelle, le public peut être certain que la rédaction actuelle apportera le plus grand soin à éviter des écarts de ce genre. Nous voulons rire et faire rire les gens, sans que cela puisse faire tort à personne. Nous tâcherons de mettre autant de sol que possible dans nos écrits, mais nous n'y mettrons pas de malice.

Les événements qui appartiennent au domaine public seront appréciés par nous à notre manière. Pour être à l'abri de nos coups de bec, les hommes publics devront faire de deux choses l'une: ou cesser d'être hommes publics, ou ne pas donner dans le ridicule. Nous râcherons cependant de les caricaturer ou de parodier leurs actes de telle façon qu'ils seront les premiers à en rire s'ils ont un peu d'esprit, qualité essentielle chez l'homme public. Dans la plupart des cas, ils seront obligés de venir se reconnaître d'eux-mêmes dans les portraits que nous tracerons, s'ils veulent nous arracher nos plumes, attendu que nous éviterons autant que possible de prendre en vain les noms dont la trombine nous semblera mériter les honneurs de l'illustration. En suivant ces règles, nous espérons faire

du *Canard* un journal drôlatique, humoristique, sarcastique, scientifique surtout, sérieux même, si c'est nécessaire, mais ridicule... Bernique! Nous vous donnerons peut-être occasion de vous désopiler quelquefois la rate au sujet des choses écornifistibulantes que nous vous raconterons, mais si vous désirez un journal dont vous puissiez rire, adressez-vous ailleurs; prenez un journal sérieux, et riez à votre aise. Nous, nous avons la prétention de vous amuser, mais pas à nos dépens.

Nous espérons que le public continuera à nous accorder l'encouragement qu'il a toujours donné au *Canard*, en dépit des quelques coups discordants qu'il a poussés dans le passé, lorsqu'il était enrhumé, pour avoir pataugé trop longtemps dans la mare bourbeuse où tant d'hommes publics se plaisent à barbotter. Si sa dignité de *Canard* l'oblige à y patauger encore quelquefois, il promet d'y séjourner le moins longtemps possible, afin de ne pas gâter la fraîcheur de son mélodieux organe.

A. FILATREAU & CIE.

Parlement local.

QUÉBEC, 5 Mai, 1881.

Mon cher *Canard*,

Je suis à Québec, où je me suis transporté personnellement, parce qu'on m'avait dit que les Chambres s'y assemblaient, ou s'y réunissaient. Or, rien n'est plus faux; ce ne sont pas les Chambres qui se réunissent, ce sont des gens qui se réunissent dans les Chambres; c'est comme ailleurs. Ça ne valait pas la peine pour moi de m'éloigner de Tarselte, une particulière que j'honore de mon amour, et qui remplit ma maison d'enfants sous prétexte de remplir ses devoirs de mère et d'épouse.

Parmi les hommes réunis dans les Chambres, je remarque au premier rang le chef Chapleau, surnommé le grand orateur aux longs cheveux. Comme avocat criminaliste, il a réussi maintes fois à convaincre plusieurs douzaines de petits jurés que deux et deux font cinq; et comme chef des conservateurs, il est en train de prouver à ses adversaires que deux et deux font neuf; c'est-à-dire que quatre libéraux lui rapporteront cette année huit conservateurs et un neutre. Il doit résoudre ce problème en pleine chambre ces jours-ci.

Viennent ensuite MM. Joly, dont la beauté est aussi rentrée que ses mesures, ce qui n'est pas peu dire; Loranger, jeune plante qui a fleuri en temps d'élection dans le comté Laval, pour se faner probablement sur les banquettes ministérielles; enfin celui qui vient d'être re-Mercier comme chef futur de la députation libérale de Québec.

Ces quatre personnages du mélodrame intéressant qui va se dérouler à Québec, doivent être officiellement appelés *honorables*, et porter sans tache et fièrement ce titre; ce qui n'empêche pas la presse libérale de traiter MM. Chapleau et consorts de brigands, de tripoteurs, etc., et les journaux conservateurs de renvoyer à peu près les mêmes épithètes à MM. Joly, Mercier & Cie.

Ils portent bien avec eux un petit

sac à tout mettre, mais je doute fort que l'on ait fait entrer dans ce sac autant de mauvaises actions politiques sans le faire crever.

Il y a aussi deux *langes liés*, et fortement liés, au parti libéral, lequel ne deviendra jamais un homme, à moins qu'il ne se débarrasse des lauges en question.

Il y en a un autre qui est *Marchand* de calembourgs; ça ne se vend pas cher, mais ça se débite joliment parmi les naturels du pays. Il a écrit un livre pour prouver qu'*Erreur n'est pas compte*, puis, désespérant de pouvoir convaincre les gens de la vérité de cette assertion, il s'est fait ministre, pour prouver aux populations indigènes qu'une erreur de jugement ne fait pas toujours le compte des administrés.

Une des principales raisons qui m'ont fait venir ici, c'est que je voulais voir le gouvernement. Eh bien! je ne suis pas plus avancé. Un gouvernement, ça se renverse, mais ça ne se voit pas. Le gouvernement, c'est tout le monde; c'est vous, c'est moi, c'est le canard, c'est le dindon, c'est l'oie, et tous les autres bipèdes intelligents ou bêtes, emplumés ou à plumer. Nous sommes le peuple le plus gouverné du monde, et nous sommes souvent assez mal gouvernés. Cela vient de ce que tout le monde est maître des autres, et personne n'est maître de soi.

Un gouvernement, ça fait des lois et du fromage. Du beurre aussi, du beurre surtout. Le discours du trône en contenait même beaucoup.

A propos du discours du trône, ne vas pas te furrer dans l'écoce que c'est le trône qui le prononce. Non, c'est un homme dont l'habit de drap est usé, mais rapiécé avec des morceaux de papier doré. Il porte une épée qui n'occit personne, un chapeau bossé surmonté d'une plume de coq. On l'appelle le gouverneur parce qu'il ne gouverne pas, tout comme on appelle orateur le seul député qui n'a pas le droit de prendre part aux débats.

Le gouverneur lut donc le discours du trône. Ce discours contient, non pas les idées du gouverneur, mais les idées du gouvernement; c'est-à-dire tes idées, mes idées, les idées de tout le monde, et les idées de personne. Il paraît que pour le moment nous passons au beurre et au fromage. Ce n'est pas étonnant, au sortir du caudron.

Ce n'est pas ici comme à Ottawa, où ils ont la Chambre des Communes. A Québec, les communes vont avec les communes.

J'ai ramassé dans les corridors de la Chambre un papier sur lequel je lis, Procès-Verbaux de l'Assemblée. Vous-tu, ces gens-là ne connaissaient pas l'orthographe, mais moi, qui ne suis pas bête du tout, j'ai bien vu de suite que ceux qui ont le *verbe haut* vont faire le procès de ceux qui ont le verbe bas. Dans tous les cas, tout ça c'est de la bouillie pour les chats

PELO.

Pas d'admission.

Telle est l'inscription qui se lit sur plusieurs portes, à l'intérieur des édifices du Parlement, à Québec. Le CANARD, qui devine tout, a compris tout de suite que c'était l'enseigne d'un maître de danse qui montre aux indigènes un pas si élégant, que rien qu'à battre la semelle pendant cinq ou six mois dans les corridors, ils réussissent

toujours à se faire admettre dans le service civil. Pas à dédaigner le "pas d'admission," c'est pas? Le CANARD a même guetté longtemps dans les corridors pour voir si le maître de danse sortirait pour enseigner le fameux pas à quelqu'un. Mais il lui a été impossible de jouir d'un spectacle aussi intéressant que celui qu'il se promettait de se payer. Les élèves sont bien venus, mais on les a fait entrer immédiatement par la porte portant l'inscription, "Pas d'admission." Et le CANARD s'en est revenu tout rêveur.

CUEILLETTE.

D'après le correspondant de la *Patrie* à Québec, il appert que M. Mercier imbibé ses auditeurs des flots de son éloquence, ce qui prouve surabondamment que ses arguments ne sont pas solides.

Un gamain d'une douzaine d'années tombe en bas des quais.

Passe un monsieur qui, n'écoulant que son courage, se jette à l'eau, et repêche le malheureux.

Le père légitime du montard, qu'on était allé avertir, arrive sur ces entrefaites, et saisissant sa progéniture par l'oreille, il lui applique trois ou quatre taloches bien conditionnées; puis, se tournant vers le sauveur ahuri, il l'apostrophe en ces termes:

— Dites donc, l'ami, pendant que vous êtes mouillé, ayez donc la bonté de repiquer une tête pour aller chercher la casquette du petit.

Il y a tout un poème dans ce cri du cœur.

C'est peut-être par pudeur que certains gens mentent, afin de voiler la vérité, qui est toute nue.

Essayer de prouver à un sot sa sottise, c'est lui supposer ce qu'on entend de lui contester.

En écrivant l'histoire des animaux malfaisants, on s'étonne que Buffon ait omis les belles-mères.

Une mère à son fils:

— Tiens, tu n'aimes que toi.

Lui, du ton le plus naturel:

— Il faut bien aimer quelqu'un.

Un fâcheux disait à un de nos Alcestes:

— Pourquoi venez-vous chez moi, et ne m'invitez-vous jamais à aller chez vous?

L'Alceste éludant, l'autre insistant:

— Vous voulez le savoir absolument?

Eh bien! c'est parce que, chez vous, quand vous m'assommez, je puis m'en aller, et chez moi, je ne pourrais pas vous mettre à la porte.

— Voilà!

Bien des gens ont l'habitude de faire leur sieste après le repas; c'est un défaut sur lequel ils ferment les yeux.

Nous recommandons à nos lecteurs de lire, sur notre première page, "Les femmes hercules des États-Unis," produit du cerveau d'un de nos collaborateurs, qui signe: "*Mimie Torchon*."